

*Air conditionné*  
(Nota Bene 1988-1989)

Si j'avais osé je ne serais pas resté ici dans la touffeur de juillet. La chambre n'est pas large, la vue n'est pas exaltante : j'ai beau aimer la ville, ses masses, ses périphéries vaguement estompées par la brume de la chaleur... Ou aimer les traces de rues anciennes : près de chez moi, il est encore une place avec des bancs, des marronniers, de vieilles maisons laides et inégales.

Les soirs d'été, il m'arrive d'y prendre le frais, côte à côte avec d'autres vieux. Ils se connaissent tous, et moi ils me connaissent moins : ils me considèrent comme une bête curieuse et se croient obligés de me dire – tantôt l'un, tantôt l'autre – : « Alors c'est pour quand le nouveau livre ? ». Un jour, voilà fort longtemps, bien avant ma retraite, j'avais commis l'imprudence de leur apprendre que j'étais écrivain. Quelle mouche m'avait piqué ce jour-là ? J'ai eu beau ajouter très vite que « j'étais » aussi dans l'enseignement, (le français et l'histoire, au collège technique du quartier), pour eux je suis l'écrivain. Est-ce pour ça qu'ils ne m'invitent jamais à jouer aux boules ? Dans l'après-midi, leurs exclamations m'atteignent quand je suis installé à mon bureau. Cela me gêne pour travailler. Lorsqu'il n'y a pas d'exclamations, cela me gêne davantage encore : je les guette, et n'ai plus la moindre excuse pour ma prostration, ma semi-léthargie. Les heures s'écoulent et ma page reste toujours aussi blanche. Il m'arrivait parfois – lorsque j'enseignais – de déclarer dans la cour de récréation ou dans la salle des professeurs : « Je ne suis pas du tout inquiet quant à mon avenir littéraire : dès que je serai à la retraite, vous verrez, les choses à exprimer s'entassent en moi au fil des années, et quand enfin je serai libre, du matin au soir, elles se déverseront sur le papier ».

Mes collègues opinait, souriaient. Ils ne demandaient rien. Mais la solitude inspire parfois de malencontreuses confessions publiques. Dans l'intimité, dans mes maigres aventures sentimentales, je n'ai par contre jamais rien révélé. Les collages n'ont jamais produit en moi la moindre inspiration. Tout s'est toujours déroulé sans drame. Je n'ai jamais cru qu'inspiration et drame soient liés. Au contraire. Il faut dans une vie raisonnable accumuler les impressions, en accumuler encore et encore, jusqu'au jour où l'emploi du temps aidant, on ouvre les vannes pour que le flot vous emporte.

Monsieur Le Pecheu – il enseignait les mathématiques – me rétorquait parfois : « Je doute de la justesse de vos calculs. Les impressions ! C'est bien beau les impressions ! Mais elles s'évaporent. Si vous attendez le jour de la retraite pour les exhumer, vous risquez ne plus rien retrouver du tout. » – « Pas moi. » – « Pourquoi ? » – « Parce que les impressions me protègent de tout. » – « Curieux. Dommage que vous ne peigniez pas : vous seriez un de ces impressionnistes ! »

À quoi bon répondre ? Que mes impressions sont plus intérieures, lourdes, abstraites mêmes ? Et qu'ainsi ce matelas protecteur ne risque jamais de me manquer ? D'ailleurs je ne suis pas à plaindre : les Éditions « Dessus-Dessous » n'ont-elles pas publié mon unique roman policier. Il fut écrit durant un congé de maladie. Il s'agit d'un roman policier où l'assassin et la victime sont la même personne sans qu'il y ait suicide. Comme on dit « Faut le faire ! ». Plus encore : il se trouve que c'est également le policier. Cet imbroglio dont j'ai oublié les ficelles ne s'était pas plus mal vendu que les autres romans de la série. J'ai donc pu voir pendant quelques temps mon livre trôner à certaines devantures. Des collègues l'ont su. J'eus droit alors à un traitement un peu particulier, similaire à celui que m'imposent les joueurs de boules : mélange de méfiance et d'amusement. Vis-à-vis de moi-même je fus assez content : ne m'étais-je pas prouvé mon savoir-faire ? Le reste viendrait après.

Les tonnes d'impressions amassées se déverseraient plus tard, après la retraite, quand j'aurais tout mon temps pour les canaliser. Pourquoi raconter ces détails en ce moment ? Je ne sais plus très bien. Peut-être parce que ce moment est un de ceux où j'ai besoin de me tirer au clair. Peut-être pour d'autres raisons.

Je pense – entre autres – à l'incroyable exception, à l'entorse que je fis subir à ma ligne de conduite : avoir écrit un poème bien avant ma retraite ! Quelle mouche m'avait piqué ? Sensations trop lourdes ? Étranglements ? Sourde angoisse à partir du jour où mon roman policier a disparu ? La retraite m'avait semblé très lointaine alors et tenir jusque-là m'avait paru presque impossible. D'où ce poème. D'où l'envoi de ce poème à une très jeune revue qui l'avait accepté, publié, et qui a

d'ailleurs sombré peu après. De cela évidemment je n'ai rien soufflé à personne. Et personne ne l'a su, heureusement. Ni les collègues, les joueurs de boules.

J'ai oublié – c'est curieux – le titre de la revue, les mots du poème, mais je sais d'une manière irréfutable qu'il exprimait les battements du cœur dans sa jonction avec ce qui nous habite. D'une manière irréfutable. Qui l'avait fait avant moi ? Ce fut ma joie secrète, une de celle qui permet de traverser les années sans mourir de soif. Je n'étais pas complètement incolore aux yeux des autres. Un original, pas dangereux, auquel l'on passe des peccadilles, mais toujours maintenu à une certaine distance.

En fin de compte je m'estime satisfait : j'ai eu pignon sur rue avec mon roman – mais sans le moindre choc intérieur – et j'ai eu le choc intérieur avec mon poème – mais sans le moindre pignon sur rue. Aussi me voilà tranquille, équilibré pour la retraite, et capable d'ouvrir les vannes derrière lesquelles s'entassaient mes impressions.

Oh ! cette aimable cérémonie le jour de mon départ ! Les sourires, mes adieux. Et mon cadeau : un stylo en or, évidemment. Mes vacances cette année-là furent réussies, car dans la pension de famille – à deux pas de la mer où je vais depuis toujours (*sic*) – les patrons et les vieux clients ont tenu à fêter aussi mes débuts d'une nouvelle existence. Depuis lors je me promène et m'octroie même certains voyages avec un club de personnes âgées.

Pourquoi en parler aujourd'hui ? Je n'en saisi pas les raisons : la journée est calme, le ménage est fait. Les courses sont faites aussi. Ce matin – comme chaque matin – j'ai donc ouvert les vannes et ce fut comme chaque jour : rien. Comme depuis des années : rien. Depuis ma retraite je n'ai pu tirer une ligne de moi. Pas un mot. Je crois avoir trouvé l'explication : ces vannes, je les ouvre mal. N'est pas éclusier qui veut ! Par ma patience, par ma persévérance, j'arriverai à les libérer, mes impressions. La perspective de ce jour me comble à un point tel qu'aucun désespoir ne parvient à me miner. D'après mon docteur, c'est l'essentiel. « C'est ça qui vous maintient en si bonne forme. » Et j'éprouve alors un surcroît de contentement.

Mais pourquoi en parler aujourd'hui ? Sans doute aussi parce que mes yeux regardent, ne regardent plus, de nouveau regardent un petit carton blanc cerclé de noir : le faire-part de décès de mon ex-collègue Le Pecheu. Aurais-je dû me rendre aux obsèques ? Mais le courage me manque de plus en plus pour ces sortes de cérémonies et je me pardonne en accordant de larges, de profondes pensées, aux défunts. Surtout pour Le Pecheu qui fut presque un ami. Voilà quelques jours je me suis souvenu d'une chose très importante : Le Pecheu était au courant. À la sortie d'un cours, une fin d'après-midi, nous remontions le boulevard, il m'apprit sur un ton assez enjoué que sa jeune cousine – il y avait une grande différence d'âge entre eux – était institutrice dans un village du Centre qu'elle avait proposé mon poème pour je ne sais plus quel examen.

« Je ne savais pas que vous étiez poète. » Ce ton sérieux, affectueux même. Sa cousine aimait à lire les textes rares. Je fus violemment ému. Certes, la Commission avait rejeté mon texte, mais quelle distinction pour moi ! Le nom de sa cousine – Le Pecheu lui avait donc parlé de moi, – de son village m'avaient frappé. Une impression de plus que j'avais emmagasinée derrière mes vannes ! Mais rien !

J'aimerais pourtant me rappeler ces deux noms ; au moins un de ces deux noms ! Mais rien ! La bienséance aurait voulu que j'écrivisse à la cousine, dès ce temps-là. Mais surtout aujourd'hui. Un mot de condoléances. Aucun nom ne sort de mes vannes. Elles sont ouvertes pourtant. Si ces noms me revenaient, j'aurais poussé l'audace – qui sait ? – jusqu'à écrire non seulement un mot de condoléances, mais aussi une légère plainte timide, car, me semble-t-il, cette jeune cousine n'a pas insisté, n'a pas renouvelé sa tentative de présenter mon poème comme sujet de quelque autre examen.

N'aurait-elle pas pu, pour qu'un vieil écrivain retrouve ses impressions, lui apporter cet extraordinaire soutien extérieur ? Des petites têtes blondes ou pas blondes penchées sur mon texte, n'y a-t-il pas là de quoi fouetter les sens les plus enfouis ?

Peut-être aurais-je osé le lui écrire. Ce n'est pas sûr. Peut-être aurais-je dû noter ces deux noms ? Mais je n'ai mis ma confiance que dans les impressions à l'état brut, en réserve quelque part en moi,

et non à l'état écrit, figé, mort. Ai-je mal placé ma confiance ? Je n'ose hausser les épaules. Je n'ose rien. Si un de ces deux noms me revenaient ! Mais c'est inutile.

Pour envoyer une lettre, il faut l'adresse complète. D'ailleurs, après tant d'années, qui m'assure que cette cousine travaille toujours là-bas ? Je me lève, me penche à la fenêtre ; aucun joueur de boules ce matin, vu la pluie fine, chaude sirupeuse, qui s'égoutte sous le ciel gris. J'espère ne pas ressembler à ces joueurs de boules, bedaine, béret basque, leur trois boules à la main. C'est peut-être pour ça qu'ils ne m'invitent pas ? Je ferme les yeux. Les voitures roulent ou manœuvrent autour de la place. Toujours elles provoquent en moi des réactions d'agacement (*sic*). Je m'en souviens même à propos de Le Pecheu. À cause de mon émotion sans doute, qui se superposait au roulement de la circulation, je demandais sans cesse : « Quoi ? Quoi ? », tandis qu'il parlait, décrivait, non pas tant sa jeune cousine, que le village tout mignon où elle habitait, dans les collines du Bourbonnais, si calmes, si exemptes de l'infamale circulation d'ici. Et je demandais toujours : « Quoi ? Quoi ? » pour le faire répéter, pour mieux entendre la description, le château féodal qui se dresse, fier encore, mais un peu caché par une cimenterie. Cela m'avait frappé ; et cela me frappe à nouveau. Ce mélange d'un château féodal et d'une cimenterie ! Et la discrétion de Le Pecheu, s'excusant de ne demander rien sur mon poème : il se sentait trop béotien en la matière.

Si j'osais ! Non pas écrire, après tout, car seul le mot « Bourbonnais » remonte dans ma mémoire. La lettre se perdrait. Mais y aller ? Car il est possible de se renseigner, d'y aller voir, de revenir. De repartir ailleurs si l'on s'est trompé. On peut demander à droite, à gauche. C'est plus souple, plus sûr qu'une lettre. Et je me serais plaint gentiment. Si j'avais osé ! Mais je n'ose pas. Même si les précisions ne sont pas impossibles à obtenir.

Je reste ainsi, penché à la fenêtre. Pourtant il est à la portée de chacun de boucler une valise pas trop lourde, et de prendre le métro au petit matin. Je me serais senti frais et dispos, et j'aurais marché allègrement sur les quais de la gare. Dans le coin-fenêtre, j'aurais aimé la succession des banlieues aux usines hostiles et immeubles déprimants, des pavillons, des jardinets, puis des bois et des champs enfin. J'aurais somnolé et le voyage m'aurait quand même paru long. Je serais descendu à la gare principale où l'on m'aurait renseigné sur les horaires des cars. Et de nouveau je me serais installé près d'une fenêtre. Les collines qui apparaissent, les arbres fruitiers, sur les pentes herbeuses, doucement, et tout d'un coup le château féodal encore debout. Le chauffeur du car m'aurait expliqué par quelle route me rendre à pied du au village.

J'aurais aimé que ce soit un début d'été que les fleurs roses, blanches des arbres fruitiers soient là encore. J'aurais pris la route étroite et ma valise n'aurait pas pesé. J'y aurais mis plusieurs numéros de cette revue, comme si mon poème avait acquis quelque nouvelle dimension de se voir ainsi démultiplié.

Je me serais arrêté de temps à autre pour souffler et mieux m'imprégner du paysage. Ç'aurait été le début de l'après-midi. Le soleil frais encore en cette saison aurait versé des flots de miel sur la campagne sucrée. À l'entrée du village je me serais plus longuement reposé. J'aurais mis un peu d'ordre dans mes cheveux blancs-gris, j'aurais esquissé un sourire. Et enfin j'aurais pénétré dans le village. Sa rue aurait été vide. Mais une paysanne assise sur la margelle d'un puits, avec son tablier noir, m'aurait indiqué la direction de la maison d'école. J'aurais pensé : « Pourvu que tout marche ! » ; j'aurais pensé : « Tant mieux que ce ne soit pas le printemps ; en été l'institutrice y sera peut-être, mais sans les gosses ». Donc on sera plus tranquille. Mais la fraîcheur n'aurait pas faibli, elle existe en été, après tout !

J'aurais pensé : « Pourvu qu'elle y soit encore ! ». Au fur et à mesure que je me serais rapproché de l'école j'aurais plus de mal à calmer mes battements de cœur. Tant de possibilités pouvaient se présenter : elle n'était plus là, la jeune cousine de Monsieur Le Pecheu ; ou elle était en vacances ; ou elle était morte ; ou elle pouvait refuser de me recevoir. Son mari pouvait peut-être intervenir hostilement. Ma marche se serait ralentie de plus en plus.

Et j'aurais vu un bâtiment tout en longueur, en briques, une cour. Sur le côté j'aurais vu un jardin, des arbres fruitiers, un potager, cachant par leur feuillage vert une maison rustique, nette, avec des colombages et une mini-fenêtre en haut. J'aurais complété ce tableau. J'aurais sonné.

Une femme à lunettes, assez rébarbative, serait apparue sur le seuil pour demander sans aménité : « Quoi ? » et j'aurais pensé : « Elle ! Est-il possible que ce soit elle ? » avant de bafouiller. Sans doute le nom de Le Pecheu. Cette femme dans sa blouse à fleurs se serait alors quelque peu adoucie :

- Je suis la cousine d'André Le Pecheu, en effet. C'est à quel sujet ?
- Je voudrais vous parler.

Elle m'aurait fait entrer. En ce début d'après-midi d'un été frais, il y aurait eu un charme à pénétrer dans une pièce toute luisante ou dans une cuisine frappée dans un coin d'une nappe à carreaux rouges et blancs. Certaines branches auraient eu tendance à passer par les fenêtres ouvertes. Cette femme m'aurait regardé :

- Je vous écoute, Monsieur.

Debout, gêné, j'aurais d'abord parlé de Le Pecheu. Du regret que sa mort me laissait. Et je me serais présenté : un collègue de Le Pecheu qui lui parlait souvent de sa jeune cousine.

- Mais à quel propos ? Asseyez-vous !

Peu à peu je me serais « reconstitué » grâce surtout au fait d'être assis. Cette femme n'aurait pas cessé de me regarder. À l'expression « jeune cousine », elle aurait à peine réagi. Malgré son affirmation, je me serais demandé : « Est-ce bien elle ? » et je me serais enfin lancé :

- Voilà, Madame. Je suis... Je suis poète. Mon regretté collègue Le Pecheu vous en a peut-être parlé ?
- Un poète ? Je... Non, je ne me souviens pas.
- Mais vous aimiez la poésie ?
- Je l'aime toujours. Du moins, je l'espère !

Cet échange n'aurait rien enlevé à la sècheresse de cette femme. J'aurais tenté de prendre un ton souriant, anodin :

- Je... Je me sens confus, Madame. Il paraît que vous avez proposé mon poème comme sujet d'examen.

Et j'aurais attendu. J'aurais même tenté un vrai sourire. Toutes ces choses – n'est-ce pas ? – n'avaient aucune importance, mais mon cœur durant cette attente, aurait cogné violemment.

- En effet, Monsieur, c'est possible. Mais c'était voilà si longtemps ! Mon mari vivait encore. Nous en avions discuté tous les deux, je crois.

Les branches fruitières, fleuries, débonnaires, auraient voulu plus que jamais rentrer par la fenêtre. Un été frais, des paroles qui soulagent, un visage moins tendu, presque bienveillant qui vous observe : voilà qui m'aurait valu un doux, un calme déferlement de paix. Cette femme, cette ex-jeune cousine de mon collègue, dont les yeux et les lunettes auraient peu à peu changé d'expression... Il m'aurait semblé boire du petit lait. Elle m'aurait dit :

- Je me sens toute surprise de recevoir un auteur. Je suis même impressionnée.
- Et moi je suis touché d'apprendre que vous en aviez parlé avec votre mari. Se pencher à deux sur un poème, c'est un fait rare. En tout cas pour moi. Pour le poète inconnu que je suis.

Peut-être aurais-je dû me taire ? Car dans mon enthousiasme j'aurais oublié qu'elle était veuve et ce rappel de son mari pouvait la choquer.

- Nous vivions en communion complète, Monsieur.
- Je m'excuse, Madame.

- Je ne vous en veux pas. Aujourd'hui je dirige cette école à sa place. Et vous, vous êtes à la retraite sans doute ?

J'aurais opiné, hésité. Deux réflexions m'auraient brûlé les lèvres : « Ça se voit tant que ça ? » – pour mon allure (*sic*) – et : « Pourquoi ça n'a pas marché ? ». Frénétiquement j'aurais cherché une formule neutre, mais cette femme aurait dit alors :

- Permettez-moi de vous offrir quelque chose. Les gens du village m'apportent souvent de leur eau-de-vie.

Nous aurions été assis face à face, et j'aurais bu – sans plaisir – car je ne bois pas, des gorgées de cette eau-de-vie. Mais le geste aurait créé une ambiance encore plus accueillante et j'aurais murmuré :

- Pourquoi ça n'a pas marché ?
- Pardon ?
- Pourquoi ça n'a pas marché ?
- Quoi ?
- Pour mon poème ?
- La commission sans doute. Elle l'a écarté. Vous venez visiter la région ?
- Je... Oui. Elle est très belle. Je comptais passer quelques jours dans ces endroits.

Nous aurions devisé ainsi. Elle m'aurait parlé d'un village distant d'une trentaine de kilomètres dont l'église était très réputée et où il y avait un hôtel. Elle aurait ajouté :

- Car des hôtels, il n'y en a pas dans ces sortes de villages.

Elle m'aurait demandé si j'aimais les vieilles églises et j'aurais dit oui.

Par instants nous nous serions tu et j'aurais trempé mes lèvres dans le verre d'eau-de-vie. Cette femme aurait fini par me dire :

- Cher Monsieur, je me vois dans l'obligation de vous bousculer un peu, j'ai beaucoup à faire. Le dernier car pour ce village passe dans vingt minutes. L'arrêt se trouve sur la route au-delà de la Grand'Place. Je n'ai pas le temps malheureusement de vous y conduire en voiture.

Je me serais rendu compte que le soleil baissait. Peut-être aurais-je atteint cette maison d'école plus tard que je ne l'aurais cru ? Car malgré nos silences ma visite n'aurait pas été d'une longueur excessive. Cette femme se serait levée, moi aussi :

- J'ai été charmée de rencontrer un poète. En outre un ami de mon pauvre vieux cousin. Alors bonne chance !

Nous aurions été debout sur le seuil de la cuisine et j'aurais remarqué les yeux et les lunettes à nouveau indifférents. Cette femme m'aurait tendu la main :

- Au revoir, Monsieur.

Il y aurait eu un court silence et j'aurais murmuré :

- Pourquoi ça n'a pas marché ?
- Pardon ? Je... Je n'ai pas entendu ?
- Pourquoi avec mon poème ça n'a pas marché ?

Il m'aurait été difficile de vaincre mon bafouillement et plus encore d'oser observer l'expression de la femme, l'air, le ton :

- Mon cher Monsieur, il me semble vous avoir répondu tout à l'heure à cette question.
- Non !

- Comment non ? La commission a dû rejeter, un point c'est tout !

J'aurais remarqué une lente exaspération transparaître chez cette femme, j'aurais pensé : « Tais-toi, idiot ! » et j'aurais remurmuré :

- Ce n'est pas une raison, Madame.

Cette fois-ci, elle m'aurait dévisagé. Et mon aspect de « prof en retraite » m'aurait gêné. M'aurait incité à dire, en souriant :

- Vous voyez, la vieillesse est insatiable ! Pardonnez-moi.

Elle aussi alors aurait esquissé un sourire :

- J'aime mieux ça ! Quant à votre vieillesse... Beaucoup auraient aimé vous ressembler !

J'aurais serré sa main tendue, empoigné ma valise, écouté ses renseignements sur l'arrêt du car, et au moment où elle se serait apprêtée à refermer sa porte, sur moi, dans le jardin, j'aurais eu l'audace d'y poser mon pied et j'aurais dit :

- Pourquoi la commission m'a-t-elle écarté ?

Devant l'audace de ma question et de mon geste, un rictus, longtemps contenu sans doute, aurait déformé quelque peu les lèvres de cette femme :

- Je n'en sais rien, figurez-vous, mon cher Monsieur ! Je n'en sais rien !
- Vous ne vous êtes pas renseignée ?

Son cri alors aurait explosé :

- Me renseigner ? Vous croyez peut-être que je n'avais que ça à faire ? Me renseigner ? Avec une fille malade en plus ?

Mon pied aurait encore été placé en travers de sa porte de cuisine, et son cri aurait déchaîné mon hurlement :

- Oui, vous renseigner ! Pourquoi ont-ils rejeté un poème unique ? Pourquoi l'avez-vous choisi ? Et de quel droit l'avez-vous oublié ? Vous entendez ? De quel droit ?

Ma rage, ma fureur, ma bave, tout serait sorti en même temps ; et ma valise que j'aurais laissé choir pour brandir mon poing droit, je l'aurais ramassée alors, et je serais sorti par le jardin d'où j'aurais tourné en sens inverse de la route indiquée.

Je me serais dirigé vers les champs, de l'autre côté de l'école. Le soleil serait là encore, j'aurais mis ma valise à même la terre et me serais assis. Ce champ aurait été un champ de blé, peut-être, encore haut, et ma tête toute tremblante aurait été visible au-dessus des ondulations dorées. Peu à peu se serait apaisé mon halètement. Peu à peu j'aurais repris le tracé habituel d'une sorte de séculaire résignation. J'aurais pensé : « Je ne bougerai pas d'ici. Qu'on me voie. Et même qu'on me voie bien. Qu'elle me voie bien ». Et puis j'aurais pensé : « En été, je peux attendre une nuit dehors. La marche, le sport, ça me connaît ». J'aurais remarqué peut-être à quel point les choses petites deviennent consolantes dans la séculaire résignation. Malgré mon éclat de tout à l'heure. Mais je n'aurais rien regretté : un poème comme le mien, où est mise à nu la jonction – rythmique du cœur – rythmique de l'esprit – mérite qu'on le défende. Je m'en serai récité quelques bribes qui me seraient revenues en mémoire à ce moment-là. Comme d'habitude j'aurais su balayer d'un geste des traces noires de passé.

La nuit aurait fini par s'annoncer d'une manière plus nette. Cette tombée imperceptible des couleurs que j'aime toujours à contempler. J'aurais pensé : « Demain je m'en retournerai avec le car. Mais pas avec le premier car. Le deuxième ou peut-être le troisième. Qu'on me voie encore durant la matinée, devant cette école, devant cette femme ». Certes j'aurais pensé aussi : « Que faire d'autre ? Une fois revenu dans ma chambre je ne pourrais plus rien pour mon poème. Je me pencherai à la fenêtre comme en ce moment, et par ci, par là, je me dirais : Ce n'est rien, voyons, vraiment rien ».

Mon dos serait devenu douloureux à la longue et je me serais dit : « Si je m'allongeais sur les blés ? ». Mais j'aurais craint la fraîcheur du sol. Simplement je me serais penché en avant pour enfouir ma tête dans mes mains. Peut-être aurais-je commencé à chanter quelque ballade de mon enfance, vieille recette pour mieux tenir le coup. Ce serait presque la nuit. Je me serais laissé aller, envahir par de courts assoupissements qui fatiguent plus qu'ils ne soulagent.

- Vous comptez passer la nuit ici ?

Bien sûr j'aurais sursauté, peut-être même poussé un cri, peut-être...

- Alors répondez : vous comptez passer la nuit ici ?

J'aurais répondu :

- Plus que la nuit. Le jour, les jours, je ne sais pas.

- Comme ça, assis dans ce champ ?

- Oui, comme ça.

Il y aurait eu un silence. Des sensations m'auraient rempli. Qu'il me sera impossible de mettre en réserve. Par exemple sentir dans mon dos la colère de cette femme :

- Vous croyez peut-être que le propriétaire du champ vous laissera tranquille ?

- J'irai sur la route.

Alors j'aurais entendu ce cri :

- Vous êtes complètement fou ! Je vais appeler les gendarmes, vous entendez ?

Alors j'aurais répondu très doucement :

- Je ne suis pas fou. Mais je crois en mon poème. C'est preuve de folie, de nos jours, n'est-ce pas ?

Je me serais tu. J'aurais guetté dans mon dos un silence, un souffle. Il n'y aurait rien. Alors j'aurais ajouté :

- Je crois que je ne vous en veux plus. Mais laissez-moi tranquille. C'est donc si dur à supporter, un reproche vivant devant sa fenêtre ?

Elle m'aurait dit :

- Vous ne pouvez rien me reprocher. Je l'ai proposé, votre poème. Et puis mon mari est mort, et puis ma fille est tombée malade... Ce sont des choses qui comptent, non ?
- Moins qu'un poème !
- Mais vous êtes un monstre ou quoi ? Un monstre ! Je vous hais !

Voilà ce qu'elle m'aurait crié en réponse à ma voix douce. Alors, lentement, je me serais tourné vers elle :

- C'est mon seul point clair dans la vie : être un monstre, un fou. Un pauvre poète. C'est mon seul point clair vous entendez ?

Un nouveau silence serait tombé entre nous. Et la femme l'aurait rompu, à voix basse cette fois :

- Que puis-je, moi, pour un pauvre poète ? Vous croyez que la vie me ménage ? Non seulement mon mari qui meurt, mais ma fille qui a dû interrompre ses études et qui risque de rester à demi-paralysée...

J'aurais entendu comme un sanglot et aurais baissé la tête. Alors une phrase murmurée me serait parvenue :

- Je peux vous loger si vous voulez pour cette nuit.

Je me serais tu ; j'aurais pensé je ne sais plus quoi exactement. J'aurais même entendu encore :

- Juste pour cette nuit, bien sûr.

J'aurais été incapable de répondre et seul mon mouvement de tête aurait signifié : « oui ». Avec ma valise j'aurais suivi la femme vers la maison d'école toute noire à cette heure jusqu'à la chambre du premier étage, au papier fleuri. Sans un mot elle aurait préparé le lit avant de s'en aller. Par la fenêtre ouverte m'auraient enveloppé toutes les senteurs de la campagne, de la nuit, de la fraîcheur rare d'un été. Je les aurais humées. Et j'aurais enfin dormi loin de mes insomnies chroniques. Une paix me serait apparue. À mon réveil elle aurait duré. Ça aurait été un de ces moments qu'il faut toujours atteindre – d'après moi – pour bien mourir. Mais je n'aurais pas insisté sur ce genre de réflexions. J'aurais aperçu un mot glissé sous la porte indiquant tout : la salle d'eau, le petit déjeuner et deux initiales très sèches en guise de signature.

Mais la vue sur le jardin, les champs, les collines, aurait tout balayé. Je l'aurais eue encore sous les yeux dans la salle d'eau, et dans la cuisine, où, rasé de frais, j'aurais aimé les tasses de thé, le pain, le beurre. Mes timides exercices physiques m'auraient ce matin-là donné l'illusion d'une cure de jouvence. De même que quelques vers que je me serais récités.

- Maintenant il vous faut partir.

J'aurais pensé : « Cette femme me surprend toujours dans mon dos ». En effet, elle serait sur le seuil, me fixant, et elle aurait ajouté :

- Le car passe dans une heure.
- Merci d'avoir hébergé un pauvre poète !
- Monsieur, depuis hier soir j'ai réfléchi : c'est une comédie indigne !

D'un coup ma paix aurait été détruite. Je me serais avancé vers elle, les poings serrés :

- Oui ou non, vous l'avez choisi mon poème ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Je ne sais plus. Et j'ai oublié ce poème.

- Vous vous êtes battue pour lui ?
- Quelle question ! Non, évidemment !

Elle aurait même ricané avant de dire :

- Je dois vous mettre dehors. Je vais voir ma fille à l'hôpital. Le car passe dans une heure.
- Je le sais, vous venez de le dire.

Nous nous serions regardés. Elle aurait ajouté :

- Vous aurez le temps de voir le village pendant cette heure.
- Je m'en fous, de votre village !

Ça aurait été ma réponse exaspérée. Et je serais monté ranger ma valise, m'emplier encore une fois du papier à fleurs de la chambre, et même des toilettes y attenant. Mais les rayonnements du matin, de tout à l'heure, auraient disparu. Une grisaille hostile se serait accrochée à la fenêtre, et le

découragement alors aurait interrompu mes gestes. Je me serais assis sur le lit. Je n'aurais plus bougé. Le paysage qui m'enchantait encore voilà une heure à peine, aurait cessé d'exister. Et j'aurais attendu, et la porte se serait ouverte :

- Mais enfin ? C'est si long que ça pour boucler une valise ?

J'aurais fixé ses lunettes agressives, son corps assez épais et sans grâce dans une robe de coton toute fermée. J'aurais eu envie de la tuer.

- Qu'est-ce qu'elle a, votre fille ?

- Monsieur, je rêve. Vous consentez enfin à me le demander ! Ma fille risque la paralysie. Malgré tout on m'a rassurée depuis quelques jours.

Elle se serait assise sur l'unique chaise, tête baissée !

- Je vous demande de vous presser, ne m'en veuillez pas.

Et je n'aurais pas su retenir ce cri :

- Mais quoi ? Où est le feu ? Allez-y, chez votre fille !

- Cette école n'est pas un asile, Monsieur, compris ?

Je me serais levé, j'aurais refermé ma valise violemment, et je me serais dirigé vers la porte.

- Et vos affaires ? Elles sont là, sur le lit ?

- Gardez-les ! Elles remplaceront mon poème !

Je me serais retenu à la rampe. Une douleur aiguë au niveau du souffle m'y aurait contraint. J'aurais répété à voix basse cette fois :

- Mes affaires, vous les jetterez. Comme ça mon poème sera moins seul !

Un nouveau silence serait tombé derrière mon dos. Un silence plutôt long. Et j'aurais entendu :

- Qu'est-ce qu'il a ce poème ? En quoi est-il mieux que tous les autres ?

- Pourquoi l'avez-vous choisi ?

- Monsieur, c'était il y a des années ! je ne sais plus ! À l'époque il m'arrivait de lire des revues d'avant-garde. J'ai dû l'y découvrir, sans doute, j'ai dû l'aimer, le proposer. C'est tout. Depuis la mort de mon mari tout ça est terminé.

- Mon poème est unique parce qu'il exprime la jonction des deux rythmes : celui du cœur et celui de l'esprit. Le mien, le mien seul exprime cela.

Je me serais tu, un long temps, car plus rien n'aurait bougé derrière mon dos.

- Dites-le votre poème, alors ! je prendrai sur mon temps pour vous écouter.

- Je l'ai oublié. Complètement oublié.

Son rire inattendu – toujours dans mon dos – m'aurait presque amusé. De même que son exclamation :

- Que pouvez-vous exiger de moi alors ?

- Une conviction.

- Une conviction ?

- Que je suis un poète.

- Mais je vous crois ! La référence à mon pauvre vieux cousin Le Pecheu en est même une preuve. Je vous crois !

- Pas comme ça. Je sais que sur ma tombe il ne viendra jamais personne, jamais ; c'est normal, lorsqu'on est seul au monde... Mais je voudrais quand même que quelqu'un y vienne parfois, parce que ce serait la tombe d'un poète. Vous entendez ? D'un poète !

Je me serais retourné. Nous nous serions vus. Mes yeux auraient erré même sur sa poitrine, comme pour en voir d'avantage. Et j'aurais entendu :

- C'est d'accord, j'irai.

Ma sueur ne coulerait plus sous le sourire que j'aurais esquissé. J'aurais murmuré :

- Alors, on peut voir quoi dans votre village ?

- Vous savez, l'heure a couru....

- Tant pis ! je prendrai le car suivant. Alors on peut voir quoi ?

- La vue du haut du rocher. Le paysage bien sûr, mais surtout la gorge entre le château féodal et la cimenterie.

- Une gorge ?



- Le ruisseau en bas a disparu, mais l'abrupt est terrifiant. Avec une verdure très étrange tout au fond.

J'aurais repris ma valise, j'aurais commencé à descendre l'escalier.

- Où allez-vous ?

- Sur le rocher.

- C'est un chemin très dur, très long.

- J'ai tout mon temps.

Je me serais arrêté au bas des marches et regarderais (*sic*) cette femme qui serait penchée vers moi :

- Vous savez, Monsieur je suis en train de réfléchir : laissez votre valise ici et vous viendrez la reprendre. J'irai voir ma fille après.

- Non, Madame. J'ai besoin de ma valise. Elle m'a toujours accompagné partout.

- Vous viendrez la reprendre. Ou alors je vous conduis dans ma voiture.

- Merci. Mais certains pas, il faut les faire à pied !

Je serais sorti dans le jardin, aurais avancé vers la grille :

- Quels pas ? Expliquez-vous !

Son cri m'aurait à peine arrêté. À nouveau je me serais tourné vers elle, debout sur le seuil :

- Les derniers pas, Madame. Une verdure étrange tout au fond, ça m'a toujours attiré.

- N'y allez pas ! Puisque moi je viendrai sur votre tombe ! Moi...

- Justement, tant que c'est frais, tant que c'est chaud. Merci ! C'est... C'est le bon moment.

Je serais parti à grande enjambées, n'écoutant plus les appels de la femme, à grande enjambées, vers la ruine là-haut. Et à voix éteinte j'aurais dit :

- C'est juré, n'est-ce pas ?

Peut-être que je l'aurais crié...

Je suis toujours penché à la fenêtre, le cœur battant la chamade. Le nom de la femme, le nom du village, me sont revenus depuis longtemps. Ils sont là, bien réels eux, ni inventés, ni imaginés. Ils sont là.

Alors, si j'y allais ?